



RÉPUBLIQUE
FRANÇAISE

Liberté
Égalité
Fraternité



Recueil de la Nouvelle étudiante

Concours Régional 2024/2025
Thème : Courage



Le Jury du Concours de la Nouvelle

Présidente du Jury

Thalie BANNIERE

Membres du Jury

Aude MARCET

Stéphanie FABRE

Marine DE FABRY

Claude MILLO

Les Lauréats

Prix Régional de la Nouvelle

Firdaus El Messaou

« À chaque battement, je t'oublie »

Second prix Régional de la Nouvelle

Jordan Milesi

« Ce qu'il reste à dire »

Troisième prix Régional de la Nouvelle

Clara Susini

« T'éloigner de ses yeux »

Coup de cœur du jury

Aissatou Diakhate

« Une vie pour une autre »

Prix Régional de la nouvelle

Firdaus El Messaou

«*A chaque Battement, je t'oublie*»

La première fois que je l'ai vu, j'ai su. J'ai su que ce serait lui.

Et il a su que ce serait moi.

On s'est aimés tout de suite. Pas besoin de réfléchir, pas de doutes, pas de peut-être. Juste nous deux, comme une évidence.

Tout était simple. Fluide. On riait pour un rien, on parlait jusqu'à tard sans voir le temps passer. On pensait avoir toute la vie devant nous.

Puis un matin, en me réveillant, son prénom m'a échappé. Je me suis figée.

— Tu fais exprès ? a-t-il souri en me regardant.

J'ai voulu rire avec lui, dire que oui, bien sûr, c'était une blague. Mais au fond de moi, quelque chose n'allait pas. Son prénom était là, quelque part, au bord de mes lèvres, mais impossible de le saisir. Comme un rêve qu'on oublie dès qu'on ouvre les yeux.

Le lendemain, je ne me souvenais plus de lui du tout.

C'était insensé. Inexplicable. Son visage, sa voix... tout était flou. Pourtant, il y avait encore des preuves partout. Des photos de nous, des messages qu'il m'avait envoyés, des endroits où on était allés ensemble. Il était là, bien réel, en face de moi. Mais dans ma tête, il n'existant plus.

Les médecins ont parlé d'une maladie rare. Une amnésie

émotionnelle progressive. Chaque jour, j'oubliais un peu plus.

Alors il a pris une décision.

Il a décidé de me faire retomber amoureuse. Tous les jours.

Chaque matin, il trouvait une excuse pour me recroiser “par hasard”. Il me racontait nos souvenirs comme s’ils étaient nouveaux. Il me faisait écouter les chansons qu’on aimait, me rappelait les détails de notre histoire, même ceux qu’on oublie normalement avec le temps. Il a recommencé notre histoire, encore et encore.

Et ça marchait.

À chaque fois, je tombais sous son charme. À chaque fois, je le choisissais.

Mais la maladie avançait. Bientôt, il ne me restait plus que quelques heures avant d’oublier. Puis quelques minutes.

Le dernier jour, il est venu comme d’habitude. Je l’ai regardé.

— On se connaît ?

Il a souri. Un sourire triste, mais sincère.

— Pas encore. Mais je vais te raconter notre histoire.

Il s’est assis en face de moi, avec ce regard à la fois doux

et inquiet. Comme quelqu'un qui s'apprête à dire quelque chose d'important, mais qui a peur de la réaction en face.

— Je m'appelle Thomas, a-t-il dit doucement. Et toi, tu t'appelles Emma. J'ai froncé les sourcils.

— On se connaît ?

Il a souri, mais d'une tristesse.

— Oui. Mais tu ne t'en souviens pas encore.

Il a sorti son téléphone et m'a montré une photo. Dessus, on était tous les deux. Moi, le sourire éclatant, la tête posée contre son épaule. Lui, le regard tendre, comme si j'étais la seule personne qui comptait.

— C'est nous, a-t-il murmuré.

J'ai fixé l'écran, en cherchant désespérément à retrouver quelque chose, un souvenir, un détail... N'importe quoi qui me prouverait que ce n'était pas un mensonge.

Mais rien.

Juste un vide immense. J'ai baissé les yeux.

— Je suis désolée...

Il a pris ma main. Son geste était naturel, comme s'il l'avait déjà fait des milliers de fois.

— Ce n'est pas grave. On va recommencer. Comme on l'a toujours fait. Il a commandé deux cafés. J'ai pris une

gorgée et j'ai fait une grimace. Il a ri.

— Tu oublies toujours que tu n'aimes pas le sucre. J'ai haussé un sourcil.

— Ah bon ?

Il a hoché la tête.

— Oui. Et tu commandes toujours un chocolat chaud quand il pleut. Et tu ne finis jamais ton dessert. Et tu danses quand tu fais la cuisine, même quand il n'y a pas de musique.

Chaque phrase sonnait juste. Comme si tout ça était vrai. Comme s'il me connaissait mieux que moi-même.

Il a continué à parler, à me raconter notre histoire. Nos premiers rendez-vous, nos habitudes, les petites choses du quotidien qui faisaient que c'était nous.

Et, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai commencé à sourire. Peut-être que c'était vrai. Peut-être que je l'aimais, avant. Et peut-être que, pour une raison que j'ignorais, j'étais en train de retomber amoureuse.

Puis j'ai senti une fatigue étrange. Une sensation de vide, un peu comme quand on s'endort malgré soi.

J'ai cligné des yeux.

Et quand je les ai rouverts... Je savais.

Son sourire, sa voix, sa façon de me regarder... C'était lui.

J'ai senti mon cœur s'emballer.

— Thomas...

Il a souri, soulagé.

Mais il savait. Il savait que ça ne durera pas. Que bientôt, tout disparaîtrait encore une fois. Alors il a serré ma main un peu plus fort et a murmuré :

— Peu importe combien de fois tu m'oublies... Moi, je m'en souviendrai pour deux.

J'ai serré sa main un peu plus fort, comme si ça pouvait retenir quelque chose. Comme si, en m'accrochant à lui, je pouvais empêcher le vide de revenir.

— Raconte-moi encore, ai-je murmuré.

Il a hoché la tête, son regard plongé dans le mien, et il a recommencé. Il m'a parlé de notre premier baiser, volé sous la pluie, parce qu'on s'était promis d'attendre et qu'on n'avait pas tenu. Il m'a raconté nos disputes idiotes, celles qui finissaient toujours par des rires parce qu'aucun de nous n'arrivait à bouder trop longtemps. Il m'a parlé des nuits où on refaisait le monde, allongés côté à côté, à croire qu'on aurait toujours le temps pour tout.

Et moi, j'écoutais.

Je voulais tout retenir, tout graver quelque part en moi. Mais je sentais déjà les détails m'échapper, comme du sable qui glisse entre les doigts.

J'ai pris une grande inspiration et je lui ai demandé :

— Si j'oublie tout demain... Tu reviendras ?

Il a souri doucement, l'air fatigué, mais déterminé.

— Je reviens tous les jours, Emma. Depuis le premier jour où tu as oublié. Mon cœur s'est serré.

— Et si, un jour, je ne retombe plus amoureuse de toi ?

Il a marqué un temps d'arrêt, comme si cette possibilité ne l'avait jamais effleuré. Puis, il a haussé les épaules et a soufflé :

— Alors je tomberai amoureux pour deux.

Je ne sais pas pourquoi, mais cette phrase m'a donné envie de pleurer.

Alors je me suis levée, j'ai pris son visage entre mes mains et je l'ai embrassé.

Comme une promesse. Comme une façon de lui dire que, même si ma mémoire me trahissait, mon cœur, lui, savait encore qui il était.

Le lendemain matin, je me suis réveillée dans un lit qui ne me disait rien.

J'ai regardé autour de moi, perdue, avant de voir un post-it collé sur la table de nuit.

“Ne panique pas. Bois un verre d'eau. Mets tes baskets

rouges, ce sont tes préférées. Descends au café en bas de la rue. Quelqu'un t'attend."

J'ai pris une grande inspiration.

Puis j'ai enfilé mes baskets rouges et je suis sortie.

En descendant les escaliers de mon immeuble, je sentais mon cœur battre un peu plus vite. Pas par peur. Juste... une sensation étrange. Comme une impression de déjà-vu, mais sans le souvenir qui va avec.

Quand j'ai poussé la porte du café, une douce odeur de café et de viennoiseries m'a enveloppée. L'endroit était chaleureux, bruyant juste ce qu'il faut, vivant. Mais mon regard a tout de suite été attiré par lui.

Il était assis au fond, une tasse devant lui, et il m'attendait. Je me suis arrêtée.

Je ne le reconnaissais pas. Mais lui, oui.

Quand nos regards se sont croisés, j'ai vu quelque chose d'étrange passer dans ses yeux. Pas juste une lueur de surprise ou de curiosité, non. Quelque chose de plus profond.

Quelque chose de sincère.

Il s'est levé, un peu hésitant, et s'est approché doucement.

— Salut.

— Salut, ai-je répondu, mal à l'aise.

Il m'a tendu une tasse encore fumante.

- Cappuccino. C'est toujours ce que tu prends quand tu hésites. J'ai froncé les sourcils.
- Comment tu sais ça ?

Il a souri. Un sourire doux, mais un peu triste.

- Assieds-toi. Je vais te raconter une histoire.

J'ai hésité une seconde. Une part de moi voulait partir. Mais une autre, plus forte, voulait comprendre. Alors j'ai tiré la chaise en face de lui.

Il m'a parlé d'un premier regard échangé dans une bibliothèque. D'un frôlement de main, presque accidentel. D'une soirée sous les étoiles où on avait refait le monde, comme si on était les seuls à exister.

Ses mots sonnaient juste. Trop justes. Je ne me souvenais de rien.

Mais, au fond de moi, quelque chose bougeait. Ce n'était pas un souvenir.

C'était une émotion.

Un frisson imperceptible, un battement de cœur à peine plus fort. Une sensation étrange, comme si mon corps, lui, savait.

Je ne savais pas si j'étais amoureuse de lui.

Mais j'avais envie de le revoir.

Alors quand il m'a demandé, la voix un peu hésitante :

- Est-ce que je peux te revoir demain ? J'ai souri.
- D'accord. Mais... où ?

Il a pointé ma tasse, et j'ai baissé les yeux. Un petit post-it jaune était collé sous mon café. "Ne t'inquiète pas. Je te laisserai toujours un indice."

J'ai relevé la tête vers lui. Il souriait.

Et, sans savoir pourquoi, j'ai su que demain, après-demain et toujours je reviendrais.

Second Prix Régional de la nouvelle

Jordan Milesi
«*Ce qu'il reste à dire*»

Marseille, un matin d'hiver.

L'air était saturé d'une odeur de désinfectant et de fatigue. Dans le couloir de l'hôpital, tout était d'un blanc impitoyable : les murs, le sol en linoléum, les néons suspendus au plafond. Même les visages des infirmières semblaient décolorés par la lumière artificielle. Noah, lui, se sentait écrasé par cette clarté impersonnelle, assis sur une chaise en plastique trop dure, les coudes appuyés sur ses genoux.

Il observait son père.

L'homme était debout à quelques pas de la porte de la chambre 307. Immobile, ou presque. Parfois, il bougeait légèrement, comme un animal pris au piège, prêt à s'élancer mais incapable de faire le premier pas. Il passait une main nerveuse dans ses cheveux poivre et sel, expirait longuement, les mâchoires serrées. Puis, lentement, il laissait retomber son bras le long de son corps, le regard fixé sur la poignée. Toujours la poignée.

Noah connaissait cette posture. Il l'avait vue mille fois. Son père était un homme d'action, quelqu'un qui n'hésitait jamais. Il était celui qui réglait les problèmes en quelques mots, d'une voix tranchante. Celui qui ne tremblait pas, qui avançait sans regarder en arrière. Pourtant, aujourd'hui, il vacillait.

Aujourd'hui, il était en train de perdre son propre père.

Noah suivit son regard jusqu'à la porte close. De l'autre côté, le vieil homme reposait dans un lit d'hôpital, branché à des machines qui mesuraient le peu de temps qu'il lui restait. Il n'y avait pas de miracle à espérer, pas de sursis. La mort avançait lentement, méthodiquement, comme une marée qu'on ne peut repousser.

Et pourtant, ce n'était pas la mort qui clouait son père sur place. C'était quelque chose de plus insidieux.

Un silence qui avait duré trop longtemps. Ils ne se l'étaient jamais dit.

Ni dans l'enfance, ni à l'âge adulte. Jamais. Il n'y avait eu que des regards furtifs, des tapes dans le dos, des accolades un peu raides. Leur affection s'était toujours exprimée autrement : dans les conseils distillés entre deux phrases, dans les attentes sévères, dans cette présence qui voulait dire je suis là, mais qui n'était jamais allée plus loin.

Et maintenant, le temps pressait.

Noah sentit une vague de colère l'envahir. Pas contre son grand-père, ni contre la maladie, mais contre cette absurdité qui les enchaînait, son père et lui. Pourquoi était-ce si difficile de dire ces trois mots ? Pourquoi fallait-il que ça attende ce moment précis, ce lit d'hôpital, ce compte à rebours cruel ?

Il déglutit, détourna le regard.

Dans le couloir, une infirmière passa en poussant un chariot de médicaments. Elle jeta un rapide coup d'œil à son père

et à lui, leur offrit un sourire discret, puis disparut à l'angle d'un mur.

Noah soupira.

— Papa...

L'homme sursauta légèrement. Il tourna la tête vers lui, les yeux sombres, fatigués.

— Quoi ?

Noah hésita. Il voulait lui dire quelque chose d'important, quelque chose qui le secouerait, qui le forcerait à bouger. Mais il n'y avait pas de mots assez puissants.

Alors, il se contenta de le regarder. Son père ne comprit pas. Ou plutôt, il n'était plus en état de comprendre. Quelque chose en lui s'était effondré. Cet homme qui avait toujours su quoi dire, quoi faire, semblait perdu dans une pièce trop grande pour lui. Ses yeux erraient dans le vide, cherchant un repère, une prise à laquelle s'accrocher. Mais il n'y avait rien. Rien d'autre que cette foutue porte close et le poids de tout ce qu'il n'avait jamais su dire.

Il cligna des yeux, secoua légèrement la tête, et soudain, comme un automatisme, il glissa la main dans la poche de son blouson. Il en sortit une pièce de deux euros et la tendit à Noah, sans le regarder.

— Va t'acheter quelque chose au distributeur.

Sa voix était sèche, presque trop normale. Comme si la scène qui se jouait ici ne méritait pas plus d'attention qu'un dimanche après-midi. Comme s'il suffisait d'envoyer Noah au bout du couloir pour régler le problème.

Noah fronça les sourcils, mais son père avait déjà tourné les talons. Alors, il prit la pièce.

Il marcha lentement jusqu'au distributeur, sans vraiment regarder où il allait. Il entendait encore la voix de son père résonner dans sa tête. Va t'acheter quelque chose. Comme si ça pouvait le distraire, l'éloigner de ce moment. Comme si une barre de chocolat pouvait effacer l'évidence.

Il appuya sur les touches, glissa la pièce dans la fente, entendit le bruit mécanique de la barre tombant dans le bac en plastique. Il la prit sans l'ouvrir et fit demi-tour, mâchoires serrées.

Lorsqu'il revint devant la chambre 307, il s'arrêta net.

La porte était entrouverte.

Noah sentit son cœur rater un battement. Il s'avança à pas feutrés, son pouce froissant l'emballage du chocolat. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur.

Son père était là.

Assis sur une chaise au pied du lit, le dos légèrement voûté,

les mains croisées entre ses genoux. Il regardait l'homme allongé devant lui. Immobile. Muet.

La chambre était silencieuse.

Un silence pesant, trop dense, comme si l'air lui-même s'était figé. Le seul bruit était celui des machines, un bip régulier, une respiration artificielle. Noah n'osait pas bouger. Il ne savait pas s'il devait rester là, entrer complètement ou reculer et disparaître dans le couloir.

Il n'avait jamais vu son père aussi démuni.

Cet homme qui d'ordinaire imposait sa présence, qui parlait avec assurance, qui ne laissait jamais rien transparaître... Là, il était juste un fils, assis face à son père mourant, incapable de faire le moindre geste.

Noah sentit quelque chose se tordre en lui.

Il aurait voulu s'approcher, dire quelque chose. Mais il n'y avait rien à dire. Son père était muré dans une immobilité qu'il ne reconnaissait pas. Son regard était fixé sur le visage du vieil homme alité, mais on aurait dit qu'il regardait bien au-delà, perdu quelque part dans un passé que Noah ne connaissait pas.

Puis, sans prévenir, il se mit à parler.

Sa voix était basse, comme si chaque mot lui coûtait.

— Tu te souviens...

Il s’interrompit, passa une main sur son visage. Son autre main restait crispée entre ses genoux. Il inspira profondément et reprit.

— Tu te souviens de l’Ardèche ? Un rire sans joie lui échappa.

— J’étais gamin... Je devais avoir six ou sept ans. On allait toujours là-bas en été, avec maman et les autres.

Il haussa légèrement les épaules, perdu dans le souvenir.

On montait la tente tous ensemble, on dormait à la belle étoile... On faisait des barrages dans la rivière avec des pierres, tu nous disais que c’était un projet d’ingénieur.

Un sourire fugace, fatigué, passa sur son visage.

— Une fois, j’ai voulu sauter du rocher le plus haut. J’avais peur... J’hésitais. Toi, t’étais en bas, et t’as pas crié, t’as pas encouragé. T’as juste attendu. Je me suis lancé, et quand j’ai refait surface, t’étais déjà parti.

Son regard s’assombrit.

— T’étais comme ça... Toujours à distance. Toujours silencieux. Il prit une longue inspiration.

— On ne se l’est jamais dit, hein ? Un silence.

— Jamais.

Il ferma brièvement les yeux, puis reprit d'un ton plus grave.

— On était une famille où on ne disait rien. Maman t'aimait, je le sais, mais elle non plus, elle ne disait rien. Les gestes, les regards, c'était suffisant. Fallait deviner.

Son souffle se fit plus court.

— Et moi, j'ai fait pareil.

Il s'arrêta un instant, comme s'il s'étonnait lui-même de ce qu'il venait de dire. Puis, presque dans un murmure, il ajouta :

— J'aurais aimé savoir...

Il inspira, cherchant les mots, cherchant le courage de les prononcer.

— Savoir que tu étais fier de moi. Que j'étais pas qu'un gamin qui faisait ce qu'on attendait de lui.

Son regard restait rivé sur son père, mais celui-ci ne bougeait pas. Toujours ce souffle mécanique, ces bips monotones. L'absence d'une réponse.

— J'aurais aimé que tu le dises. Que tu sois là autrement. Ses mains se crispèrent sur son jean.

— Que tu m'aimes. Que tu le dises.

Sa voix s'était brisée sur ces derniers mots.

Il cligna des yeux, puis se laissa tomber en arrière contre le dossier de la chaise, passant une main sur son visage, cherchant à retrouver une contenance.

Le silence s'étira encore.

Puis, presque inconsciemment, il reprit :

— T'étais le roi du coq au cèpe.

Un sourire fugace effleura ses lèvres.

— Je sais pas comment tu faisais, mais c'était parfait. Maman disait que c'était trop riche, mais moi, je m'en foutais. C'était ton plat, celui que tu faisais quand on était tous là.

Il se tut un instant, secoua la tête.

— J'aurais aimé apprendre. Sa voix se fit plus faible.

— J'aurais aimé qu'on ait plus de temps.

Il se frotta les yeux, s'appuya sur ses coudes, les épaules lourdes.

— J'aurais aimé que tu me dises que j'étais pas seul. Que j'étais pas obligé de tout porter comme toi, en silence.

Il soupira profondément, fixant le sol.

— Que j'étais soutenu.

Un instant, il sembla vouloir s'arrêter là. Mais quelque chose en lui

refusait de s'éteindre. Maintenant qu'il avait ouvert cette brèche, il ne pouvait plus refermer le flot des mots.

— J'ai un fils. Il croit que tu étais parfait. Pour lui, son grand-père, c'était un homme fort, un roc, un modèle de droiture. Il ne voit pas les distances, il ne voit pas ce que j'ai vu. Il t'admire sans condition, sans retenue. Moi, il me voit comme un chevalier. Son père vaillant, infaillible, celui qui ne recule devant rien. Il me regarde avec des yeux pleins d'admiration.

Il passa une main sur son visage, secoua la tête.

— J'ai peur de me tromper, de mal faire. Peur qu'un jour, il ouvre les yeux et se rende compte que je ne suis pas cet homme-là. Je ne sais pas comment être un père. Je n'ai pas appris. J'ai grandi dans une maison où on ne se disait rien, où les mots restaient bloqués quelque part entre les dents et la gorge. Et maintenant, c'est moi qui me tiens là, avec ce gosse qui attend de moi ce que je ne sais pas donner. Il est incroyable, tu sais. Curieux, brillant, entier. Il a une lumière en lui. Il mérite qu'on le rassure, il mérite qu'on l'aime avec des mots clairs.

Il s'arrêta un instant, les yeux fixés sur ses mains.

— Mais je n'y arrive pas.

Son souffle s'étrangla légèrement, mais il continua.

— Trois mots. Juste trois foutus mots, et je n'arrive pas à les lui dire. Pas plus que je n'ai su les dire à ma femme, pas plus que je n'ai su les dire à mes frères, pas plus que je n'ai su te les dire à toi.

Ses doigts tremblaient légèrement sur ses genoux, mais il les serra

jusqu'à en blanchir les phalanges.

— Et moi, j'aurais voulu les entendre, juste une fois. J'aurais voulu savoir que tu étais fier de moi. Que j'avais le droit d'être qui j'étais, que je n'étais pas qu'un gamin qui essayait de faire tout comme il fallait, sans jamais savoir si c'était assez.

Soudainement, un bruit sec brisa le silence.

Noah venait de lâcher sa barre de chocolat. L'emballage heurta le sol dans un froissement léger, mais dans cette chambre où chaque respiration semblait comptée, ce fut comme une explosion.

Son père tressaillit et tourna brusquement la tête vers la porte.

Noah sentit son souffle se coincer dans sa gorge. Son père le regardait, mais pas avec colère, pas avec cette sévérité instinctive qu'il connaissait trop bien. Il y avait autre chose. Quelque chose de brut, de mis à nu, quelque chose qu'il ne lui avait jamais vu avant. De la surprise, de la gêne, peut-être même une pointe de douleur.

Pendant un instant, aucun des deux ne bougea.

Puis, lentement, le regard de son père se baissa vers la barre de chocolat à ses pieds. Comme si ce simple objet contenait toute la gravité du moment. Comme si ce bruit insignifiant venait de faire éclater une vérité qu'il n'avait jamais voulu affronter.

Il ouvrit la bouche, hésita, puis referma les lèvres. Son dos se redressa à peine, ses mains quittèrent ses genoux pour se poser sur le bord de la chaise.

Il inspira.

— Noah...

Sa voix était rauque, un peu tremblante. Il ne l'avait jamais appelée ainsi. Pas comme ça. Pas avec ce poids, pas avec ce trouble.

Noah ne répondit pas, immobile.

Son père cligna des yeux, cherchant ses mots, cherchant un moyen d'effacer cette distance qui existait encore entre eux. Et puis, d'un coup, comme s'il venait de se résoudre à sa propre impuissance, il baissa la tête et murmura :

— Je suis fier de toi.

Noah sentit son cœur exploser dans sa poitrine.

Son père releva les yeux, comme s'il n'était pas certain de la portée de ses propres mots.

— Je suis fier de toi, répéta-t-il, cette fois plus fort.

Le silence revint, mais il n'avait plus le même poids. Il n'était plus écrasant, il n'était plus un mur. Il était une respiration suspendue, un entre-deux fragile, un pont jeté à travers le vide.

Noah, les jambes un peu flageolantes, fit un pas en avant. Puis un autre. Il laissa la barre de chocolat au sol. Il s'en foutait.

Son père détourna les yeux une seconde, passa une main sur sa nuque, comme pour masquer le trouble qui l'habitait. Mais il ne recula pas quand Noah s'avança encore, jusqu'à être à hauteur de la porte, à

quelques centimètres de lui.

Noah ouvrit la bouche, prêt à dire quelque chose, n'importe quoi, mais il n'y avait rien à dire. Alors, sans réfléchir, il tendit les bras. Un geste simple.

Un geste qu'ils n'avaient jamais su faire.

Son père resta figé un instant. Puis, lentement, avec une maladresse qu'il ne s'était jamais permise, il laissa ses épaules s'affaisser. Il tendit les bras à son tour.

Quand leurs corps se touchèrent enfin, Noah sentit la respiration de son père trembler contre son dos.

Et, pour la première fois de sa vie, il l'entendit murmurer :

— Je t'aime, fiston.

Troisième Prix Régional de la nouvelle

Clara Susini
« T'éloigner de ses yeux »

Il me frappait. Cette phrase si simple a mis un temps fou à sortir de ma bouche. Parfois, je me demande comment ça a pu se produire. Je n'étais pas aveugle aux bleus sur mon corps, pas encore sourde à ses cris qui résonnaient dans mon cœur et le brisaient un peu plus. Mon drame était d'aimer un homme qui ne savait pas aimer et sans lequel je ne pouvais m'imaginer vivre. Il m'a fallu du temps pour admettre la désagréable vérité de sa brutalité.

Tu penseras peut-être en lisant mon histoire : comment as-tu pu à ce point t'enfoncer dans une situation de laquelle il a toujours été possible de partir ? Ces mots je les ai déjà entendus tu sais, trop. Et c'est vrai, le départ est possible. J'espère qu'après avoir lu mes mots tu te diras que ça ne suffit pas, qu'il faut ajouter du courage au possible.

Au début, il était l'homme de ma vie, celui dont je rêvais naïvement, car on m'avait fait croire que ça existait. Nous étions beaux, tu sais, l'amour se lisait dans nos yeux. Il était mon roi et j'étais sa reine. On partait à l'aventure sur des coups de tête, prenant la voiture pour aller partout et nulle part à la fois. On se sentait libres et on imposait nos règles sans jamais se plier à celles du monde. On était parfois intenses, peut-être trop pour certains : quand on se disputait, je cassais des assiettes et il tapait des murs, puis on se jetait l'un sur l'autre, brûlés par le désir. Nous n'étions pas de ces couples vivant dans le calme et l'harmonie, pour s'aimer, il fallait qu'on vive avec ardeur chaque instant partagé. Certains vivent ainsi toute leur vie, ils te diront qu'ils sont

heureux et le penseront sans doute. Ne leur dis rien si tu en croises, personne n'aime être jugé, garde seulement l'œil ouvert.

La violence était là dès ces instants, mais pas sur moi. Je ne pense pas t'avoir raconté ce dîner au cours duquel je l'ai présenté à mes amis pour la première fois. Un dîner chez nous qu'il avait passé l'après-midi à préparer pour que tout soit parfait. Il en a tapé un, tu le connais d'ailleurs, c'est ton parrain. Pourquoi ? Pour une blague à mon égard qui lui semblait bafouer mon honneur. Alors, comme tout preux chevalier, il est venu à ma rescousse en écrasant son poing dans le visage de mon ami. Je n'ai pas compris et, comme les gens font quelquefois dans ce genre de situation, je me suis figée. Tout autour de moi allait trop vite tout en étant très lent, le sang sur ce visage meurtri et terrorisé semblait ne jamais couler alors que des corps affolés n'avaient de cesse de bouger. Je me suis tournée vers cet homme que je me faisais une joie d'introduire à mon entourage, me suis levée et suis partie de ce chez-nous qui me semblait étranger.

Nous vivions déjà ensemble. Il serait plus juste de dire que je vivais chez lui. Après seulement un mois, il m'avait convaincue de partir de chez mes parents pour le rejoindre. Peu importait que je puisse payer une part du loyer, il s'occuperaît de tout. Il me promettait la lune et j'étais persuadée qu'il l'avait dans ses mains. Je buvais ses promesses et quittais tout pour elles. Mes études en premier. J'aurais pu être infirmière, mais ce n'était pas assez bien pour sa reine, alors j'ai arrêté. Pour faire quoi ? Rien. Après tout, une reine n'a pas à travailler, c'est à son roi de s'occuper d'elle. En retour, elle ne doit s'occuper que de lui et de ses enfants, mais des enfants, nous n'en avions pas,

et mon roi n'en voulait pas. Après mes études, ce sont mes amis qu'il m'a convaincue d'oublier. À quoi bon perdre du temps avec eux ? Ils ne sont pas assez intéressants, pas assez excentriques, pas assez aventureux, trop normaux et ennuyeux. J'ai eu la bêtise de le croire lorsqu'il me disait que j'étais différente, la stupidité de penser que personne d'autre que lui ne pourrait me comprendre. Il m'a fallu un certain temps pour comprendre que les mots ne valent rien face aux actes. Pendant longtemps, ses mots ont effacé ses gestes, l'entendre me dire qu'il m'aimait était plus percutant que sa main rencontrant ma joue. Sauf qu'il ne suffit pas de comprendre pour agir, la vie serait tellement plus simple ainsi, alors je restais.

En l'aimant, tout ce qui n'était pas lui s'est peu à peu dissout : plus d'amis pour partager ma peine, plus de famille pour m'aiguiller sur un chemin quelconque, plus de travail pour agir sur le monde ou de passions pour m'en échapper. Je ne sais dire si j'étais seule à cause de lui ou parce que je l'ai aimé jusqu'à me sacrifier, il y avait sans doute des deux. Je me suis jetée dans ses bras qui m'ont enlacée et j'ai compris trop tard qu'en fait, il m'étouffait. Il m'a fallu du temps pour comprendre qu'il ne m'aimait pas. Je n'étais pas sa reine, je n'étais rien pour lui. Il me disait sans cesse que notre amour ne pouvait pas être compris, que nous étions trop grands pour ce monde ridicule. Je l'ai cru. Il me disait que j'étais sienne et qu'il était mien, que personne ne pourrait se mettre en travers de nous. Je l'ai cru.

Ses yeux miel que j'aimais tant devenaient sombres quand il s'énervait. Je ne savais jamais à l'avance ce qui allait éveiller

sa colère, mais ses yeux ne mentaient jamais. Lorsque ses yeux devenus noirs se posaient sur moi, je savais que j'allais souffrir. Au début, son regard changeait progressivement, j'avais le sentiment qu'une marée de charbon venait peu à peu emporter la douceur de ses yeux que je n'arrivais pas à retenir. Avec le temps, la marée est devenue déferlante et le miel de ses yeux, naufragé. Je ne pense pas m'être habituée aux coups, j'ai seulement appris à les anticiper. En revanche, son regard m'a toujours fait aussi mal.

C'est la nuit que ça a commencé. Il insistait pour que je lui prouve mon amour en lui offrant mon corps. J'ai d'abord montré des réticences, mais il prenait une mine triste comme un enfant boudeur. Ce n'était pas gentil de lui refuser sa demande, lui qui m'aimait tant et voulait me le prouver. Alors quoi, je ne l'aimais pas, c'est ça ? Je l'aimais, donc je cédais. Comment peut-on faire de la peine à ceux qu'on aime

? Peu à peu je suis devenue son buffet à volonté disponible à toute heure. Il se servait sur mon corps et je me disais que c'était son droit, que j'étais à lui. C'était plus facile de penser ainsi, ça me donner l'impression d'être décisionnaire. La réalité c'est que quand je résistais, il me faisait mal, il serrait mes poings et forcer son chemin. Du coup j'attendais. J'aurais préféré te dire que l'amour régnait en maître absolu, j'aurais préféré t'offrir une vie avec un père qui n'est pas lui.

Tu n'étais pas prévu, j'ai pourtant tout fait pour t'éviter mais il faut croire que tu voulais trop me rencontrer. Il m'avait pourtant dit de ne pas tomber enceinte, qu'il ne voulait pas de toi ni d'un autre. Un stérile et impuissant et ce délais

dépassé m'ont empêché de te faire disparaître avant qu'il ne te découvre. J'avais peur de sa réaction et je me sentais coupable de ne pas suffisamment avoir fait attention. C'était de ma faute puisque c'est moi qui te portais et te faisais grandir. Alors je t'ai caché, aussi longtemps que je l'ai pu j'ai fait en sorte qu'il ne te remarque pas. J'étais terrifié à l'idée qu'il l'apprenne, il y a longtemps que je ne rêvais plus à un enfant qu'on faisait à deux.

Tu as mis du temps à te faire voir, comme si tu savais qu'il fallait te faire discret. C'était mon corps qui t'abritait et c'était ce corps qu'il abimait. Durant cette période j'avais sans cesse peur de ses mains, ses yeux, sa voix ; il fallait que je te protège.

Il l'a vue une journée en rentrant du travail et il a souri. Je me suis dit que tu m'avais sauvé, que notre amour avait besoin de toi pour renaître. Je suis redevenue sa reine, le temps d'une journée. Sa colère est arrivée quand la nuit est tombée, quand les bouteilles se sont vidées. Au départ il disait trinquer à cette nouvelle grandiose en m'embrassant et te sentant à travers mon ventre. Tu étais agité. Tu ne sentais sans doute plus ma peur et comme moi, tu t'es senti libre. Au fil des verres la joie à laisser place aux doutes, puis aux reproches. Pas envers toi mon ange, comment reprocher des actes à ceux qui n'ont pas encore eu la possibilité d'agir ? Ses reproches ont grandi pour se transformer en haine. Sa colère s'est dirigée vers moi, sauf que cette fois-ci mon corps t'appartenais, un peu. Il a d'abord tapé mon visage et ça me rassurait car c'était loin de toi ; même si mon nez saignait et qu'au troisième coup ma bouche à rejoint sa route, tu allais bien. Il a continué puis a dû se lasser des coups et m'a ensuite étranglée, plus fort que d'habitude. Je pensais mourir et ma

seule crainte était de ne plus avoir assez de souffle pour t'en donner. S'il continuait nous mourions et j'avais l'impression de te tuer plus que lui ne le faisait. Il a fini par lâcher et j'ai vécu ça comme un miracle. Il m'a laissé traînante sur le sol et est allé se coucher. J'avais mal bien sûr, mais j'avais une raison de me battre pour vivre, pour que tu vives.

Ce soir-là fût le dernier où j'ai subi ses coups. Lorsque j'ai réussi à reprendre mon souffle et mes esprits je suis partie. Je n'avais rien et nous étions seuls, mais loin de lui.

Je n'ai jamais porté plainte, j'avais sans doute épuisé ma dose de courage en partant. Ton parrain nous a recueillis, il m'a aidé à remettre ma vie en ordre avant que tu n'arrives, aidé à l'oublier et oublier qui j'étais avec lui. Pourtant, bien des années plus tard, je n'ai pas oublié sa voix, ses mains ou son odeur, et encore moins la peur qui me dévorait.

Tu me demandes souvent comment était ton vrai père, parce que je ne t'ai jamais rien dit. En lisant ces mots j'espère que tu ne penseras pas que sa violence est dans ton sang, ce n'est pas le genre de chose qui coule dans les veines. Même si ta venue n'était pas prévue, ne doute pas que je t'ai aimé dès que je l'ai su ; quant à ton père, il vaut mieux ne pas connaître son amour.

Coup de cœur du Jury

Aissatou Diakhate

« *Une vie pour une autre* »

O orpheline. Malienne. Femme.

Au fil du temps, ces qualificatifs se sont substitués à la personne que j'étais.

Je me souviens encore du plaisir que j'éprouvais ce jour-là. Je venais de devenir la première jeune fille du village à obtenir le bac avec la mention très bien. Il faut dire que très peu de jeunes filles étaient scolarisées et, pour celles qui avaient cette chance, elles ne dépassaient que rarement la primaire. Alors, ce 3 juillet 2032, je peinais à m'exprimer, tant les pensées m'envahissaient. J'étais éberluée mais à la fois heureuse : je voyais enfin, l'avenir en tant que médecin dont j'avais toujours rêvé se dessiner sous mes yeux.

Mais tout était allé si vite...

Un chagrin profond m'envahissait lorsque je compris vivre la même histoire que mes parents. Eux, si bons et tant aimés. Eux qui avaient tenu tête à ces colosses imposants. Eux, qui s'étaient sacrifiés pour me laisser la vie sauve.

Sont-ils morts pour rien ?

Il m'était impossible de donner une réponse favorable à cette question.

Je devais me battre. Me battre pour eux, pour mes rêves, pour nos ambitions. Leur amour à mon égard était aussi abondant que le fleuve Sénégal qui bordait notre terre natale, je n'en doute pas. Mais, me revoir aussi tôt les aurait peinés.

Toum, toum, toum. Le voilà qui revenait.

Ses bottes lourdes faisaient trembler le sol. Ses deux chaînes en argent se tapaient l'une contre l'autre, reproduisant la sonorité d'une cymbale. Les premières lueurs de l'aube dessinaient une ombre obscure à mesure qu'il se rapprochait. Le

battement de la pluie contre la tôle instaurait une ambiance bien plus sinistre qu'elle l'était déjà. Mon cœur quant à lui, ne battait plus pour vivre, mais pour survivre, prêt à se sacrifier à son tour.

Il venait d'entrer dans la pièce.

Je ne peux tout vous conter mais, il fallait beaucoup de courage pour réaliser ce que je venais de faire. Je ne sais pas si je l'étais réellement, mais, je savais entièrement que je n'avais plus rien à perdre...

Je venais d'arracher ma liberté.

La lumière du jour disparaissait dans l'horizon, engloutit par les ténèbres. Le cycle de la vie se jouait sous mes yeux telle une mélodie poétique et voilà 3 jours que je marchais sans savoir où j'allais.

J'étais en quête d'un lieu pouvant m'apporter la paix du cœur. J'avais faim, soif et mes pieds gonflaient de douleur à chaque minute qui passait. Je décidai alors de m'allonger sous un arbre en espérant reprendre des forces...

Yeurmandé. C'était son nom. Il était grand, musclé et ses yeux trahissaient les nombreuses aspirations qui l'habitaient. Il m'a vue sur son chemin, s'est arrêté, m'a nourrie et m'a proposé de le suivre. Où ? Je ne savais pas exactement. Dès lors où je lui posais la question, il me répondait avec un grand sourire, alimenté par l'espoir, « Suis-moi. Là-bas ce sera différent, on sera heureux » puis, il continuait son chemin encore plus excité à l'idée de ce paradis qui l'attendait. Ah si l'on avait su, nos pieds gauches n'auraient jamais devancé le droit !

Pendant près de 2 semaines, notre quotidien alternait entre bus et marche longue. Je n'avais aucun franc CFA en ma possession mais Yeurmandé payait pour moi à chaque fois

que cela était nécessaire. Nous avions tissé une très belle amitié, malgré le fait que je ne connaissais que très peu de choses à son sujet. Nous dormions sous des abris-bus et les derniers jours, nous travaillions comme transporteurs de bagages dans les villes traversées, lorsque cela était possible. Un matin, le soleil s'était levé plus tôt sur la ville. L'appel à la prière résonnait encore plus fort dans les ruelles. Les habitants étaient encore plus pressés qu'habituellement. Tout semblait annoncer un changement irréversible et ce n'est qu'après que j'ai compris...

Yeurmandé était venu me voir en courant. Il était bien plus excité que d'ordinaire, et m'a dit « on prend le prochain bus ma sœur, on est à deux heures du lieu de départ. Allons vite acheter quelques ravitaillements alimentaires, nous en aurons besoin ! ». Je n'ai pas tenté de le questionner car je savais d'ores et déjà que j'aurais eu droit à cette fameuse réponse accompagnée du sourire habituel. Je l'ai alors simplement suivi.

Dans le bus, il y avait beaucoup d'hommes, d'adolescents mais aussi des mères et des enfants. Tous n'avaient pas beaucoup de bagages, mis à part un petit sac à dos.

Quelques minutes avant notre descente, je lisais sur un panneau « Tripoli ».

Cette ville m'a directement parlé car l'étude de cas que je devais traiter pour le bac de géographie portait sur cette ville libyenne. Soudain, une toile, reliant chacun des éléments vécus depuis ces deux semaines, se tissait dans mon cerveau. Chacun des mots et des actes de Yeurmandé prenaient sens. Ce « là-bas différent », ce « lieu de bonheur », « ce paradis » n'était rien d'autre que le chemin vers l'Europe. Et le point de départ c'était ici : à Tripoli.

Nous étions désormais face à ce coxer.

Son rôle consistait à nous mettre en rapport avec le capitaine devant nous conduire en Italie. Il avait été recommandé à Yeurmandé par un ami alors qu'il était encore dans son pays natal. Bien que ce service fût payant, mon ami considérait ce passeur comme un bon samaritain. Cet être du commun, qui instaurait un climat glacial à travers le contact visuel, avait le pouvoir de changer sa vie.

Yeurmandé lui tendit une enveloppe contenant assez pour nous faire traverser lui, et moi. Il venait sûrement de payer ma place avec la somme budgétaire qu'il avait économisée pour ses premiers jours en Europe. Encore une preuve de la gentillesse profonde de cet homme que je connaissais à peine.

En revanche, le coxer, n'était intéressé que par ses propres intérêts. Il fit comprendre à Yeurmandé que la somme n'était pas suffisante. Pour nous aider, il nous offrit alors un cadeau empoisonné : « Si tu n'as pas assez d'argent pour toi et ton amie, viens travailler en tant que maçon pour mon patron pour une durée de 3 mois. Elle, elle sera dans la maison, fera les tâches ménagères et aidera les enfants pour les devoirs. Au bout des 3 mois, on vous mettra dans le bateau qui vous mènera vers l'Europe. »

Yeurmandé, si innocent et si crédule, accepta. Je le suivis car il était devenu ma seule famille mais en toute sincérité, j'étais très réticente. Sur la route, il me répétait sans cesse « Eh 3 mois ce n'est rien ma sœur ! Après ça, on aura une belle vie en Italie. Ce sera un mini paradis. » Ah ce qu'il était naïf !

Ce fut les 3 mois les plus durs de ma vie. Le premier jour dans cette maison a marqué le début de notre déshumani-

sation. Nous travaillions de 4h le matin à 23h le soir. Si les tâches n'étaient pas faites comme ils le souhaitaient, nous avions droit à une pluie d'insultes, à des coups nous rappelant que les « khinzir », les porcs, valaient mieux que nous et, la faim, devenait notre allié le plus intime.

Même lorsque tout était parfait, respirer un peu trop fort, pour eux, nous exposait à des séances de tortures plus ignobles les unes que les autres. Un jour, ils nous ont attaché de force sur des chaises avant d'écraser chacun de nos orteils à l'aide de marteaux. Le sadisme prenait tout son sens : nos hurlements illuminait leur pupille, dessinant un sourire satisfait sur leurs visages.

150.

C'était le nombre de coups.

Une fois, Yeurmandé avait tellement été battu qu'en allant aux toilettes, son urine était teintée d'un rouge vif, très vif. Nous dormions au milieu du poulailler après de longues journées ardues au soleil. Nous étions environ 50. Tous des Hommes. Tous des Africains. Tous des frères et sœurs dans cette humanité volée.

Notre seul péché était d'être vêtu d'une couleur noire d'ébène.

Beaucoup venaient de la prison. On y amenait les migrants qui ne pouvaient pas payer leur libération. Certains avaient été achetés 600 dinar libyen, là ou d'autre ont eu la chance d'être vendu pour 900.

Aujourd'hui, ils n'étaient plus Boubacar, Mariame, Djibril, Astou, Idrissa ou Lena. Ils étaient seulement esclaves.

Dès leur arrivés, nous, les anciens, leur demandions de compter les pics de bois qui étaient ancrée dans la partie sud du champ. A la fin de leur décompte, le plus vieux d'entre

nous disait « Si vous voulez vous enfuir, faites-le. Cependant, assurez-vous de ne pas vous faire attraper car vous finirez à coups sûr à côté de ceux-là. »

Cette phrase résonnait énormément en moi. Elle avait le pouvoir de resserrer mon cœur. Pendant longtemps, ce fut Yeurmandé qui donnait ce conseil. A présent, il paie les frais pour ne pas l'avoir appliqué.

Sont-ils morts pour rien ?

Encore une fois, je ne pouvais donner une issue favorable à cette question.

Ayant gagné la confiance d'Aliyah, la plus jeune fille du patron, je décidais d'en faire usage.

Alors que nous étions en pleins cours de physique-chimie, les parents d'Aliyah étaient sorties en urgence car l'aîné venait de se blesser. J'avais pleinement conscience des risques encourus. Mais, ce que je ne vous ai pas dit, c'est que pendant ces 3 mois, j'ai compris que je ne devais plus me battre que pour mes parents. Je devais lutter pour eux, pour Yeurmandé et pour nous. J'ai alors attendu un peu avant de dire à la jeune fille que je voulais aller vérifier si le poulailler était bien fermé, le temps qu'elle finisse l'exercice. Il me fallait son autorisation et, son innocence, si pure, l'a mené à me l'accorder sans l'ombre d'arrière-pensée. J'étais libre.

Je courais aussi vite que je pouvais. Je courais sans savoir ce que j'allais faire à présent. Je ne savais si j'allais retomber entre des mains encore plus ignobles que celle que je venais de quitter. Pour la première fois, j'avais peur. Je craignais de ne pas réussir à gagner notre combat.

Un air chaud, semblable au câlin de ma mère m'enlaçait. Le chant des oiseaux, fredonnait une mélodie semblable à celle que mon père avait l'habitude de chanter. L'espoir

de m'en sortir, malgré tous ces malheurs, envahissait mon cœur, comme si Yeurmandé s'était réincarné à travers mes peurs. Et dans ma course, je venais de bousculer un jeune homme libyen.

Le climat était tout à coup devenu pesant. Mes jambes oscillaient de gauche à droite voulant fuir mais, elles étaient en symbiose avec le sol. Le temps s'était arrêté et je me revoyais déjà en captivité...

« Où vas-tu comme ça dans ton état ? » Je n'osais répondre.
« Je ne te ferais pas de mal... Je sais à quoi tu penses et rassures-toi, je ne suis pas comme eux. »

Un léger silence fut présent avant qu'il ne reprenne : « Ma femme était sénégalaise. Elle est décédée il y a 15 ans, emmenant avec elle l'enfant qu'elle portait. Je suis alors rentré en Libye. C'est à ce moment-là que j'ai compris et, depuis ce jour, je me bats pour changer les choses ».

Sa façon de parler, son calme et sa capacité à instaurer une atmosphère rassurante me rappelait Yeurmandé. J'ai fondu en larmes en lui racontant mon histoire.

Nous menions tous les deux un combat : lui pour sauver des vies et moi, pour garder la mienne.

« Suis-moi » m'a-t-il dit.

Après avoir vécu des atrocités comme les miennes, la confiance est un mot que l'on banni de son vocabulaire.

Cependant, lui, il était différent. Définitivement. 1200 dinars libyens.

C'est la somme que m'avais remis cet homme avant de me mettre sur une embarcation qui partait en Italie. Je n'aurais jamais pensé associer la gentillesse à un Libyen après ces 3 mois passés ici. Jamais. Mon histoire l'avait touché, je lui rappelais la famille qu'il avait perdu. Je le connaissais

à peine mais il m'a ouvert la porte vers le paradis dont rêvait Yeurmandé.

Le voyage en mer a duré 10 jours. Les hommes étaient assis à chaque extrémité de l'embarcation, ayant une jambe dans l'eau et l'autre dans le navire. Les femmes et les enfants étaient au milieu. On était si nombreux mais si seuls à la fois. Nous, face à ce vaste étendu d'eau. Nous, s'étant imposé au sein de l'habitat des requins, des poissons et de toutes autres créatures maritimes dont nous ignorons l'existence. Nous, conduit par un capitaine sans aucune expérience dans la navigation. Mais, sans argent, quel autre moyen avait-il pour gagner sa place sur cette ébauche de navire ? Tout le long du voyage, nous ne devions pas faire de bruit pour ne pas alerter les gardes côtes libyens. Parce que oui, nous étions en accord à propos d'une chose : « mieux vaut mourir dans les eaux internationales que de retourner en Libye ». C'est ainsi que j'ai vu une mère et son bébé mourir dans cette fosse commune qu'est la mer. Il pleurait, elle ne parvenait pas à le calmer, un homme a pris l'enfant et l'a jeté par-dessus bord. Naturellement, elle a plongé pour le sauver et le navire s'en est allé. Je pense que parmi tout ce que j'ai eu à vivre depuis le Mali, cet évènement restera le plus marquant pour moi, surtout au regard de l'état dans lequel j'étais. Mais cet acte témoigne également du désespoir

qui habitait chacun d'entre nous. Cette peur de revivre cette maltraitance quotidienne, source de nos plus grandes blessures actuelles. Personne ne parlait et les pleurs étaient gravés dans le silence. Du matin au soir, du soir au matin, la seule chose que l'on pouvait entendre c'était le bruit des vagues accordés au chuchotement des prières. Cela a duré 10 jours.

Me voilà aujourd'hui, dans ma chambre italienne de Torino, en train de partager mon parcours. J'ai longtemps cru que le cou-

rage ne se manifestait que par la force physique. J'avais tort. Aujourd'hui, je découvre une nouvelle forme de courage bien plus profonde : ma vulnérabilité, qui est devenue l'encre me permettant d'écrire mon vécu. Un vécu que je souhaiterais partager avec le monde entier. Ce n'est pas seulement mon histoire. Cette histoire c'est celle de Yeurmandé, de Mariame, de Djibril ou encore de Lena. Cette histoire c'est celle de plusieurs personnes courageuses qui ont continué à avancer, à se battre, même lorsqu'elles semblaient condamnées à perdre leur humanité et leur dignité. Cette histoire, c'est le récit que j'aurais aimé te raconter. Toi, née de ces viols quotidiens par cet homme, membre du groupe armé. Toi, qui m'as redonnée la force nécessaire pour m'enfuir après ces 3 mois d'esclavage. Toi, qui, quand je voulais tout abandonner, m'as fait comprendre que tu étais là et que je devais me battre pour nous, pour Yeurmandé et pour tes grands-parents. Toi, ma fille, qui es née sans le souffle de la vie, tu repartiras sans les souffrances d'une vie.

Immigrée. Noire. Femme.